

Rencontres Lhéris

De Staline à Gorbatchev

Professeur à l'Université de Toulouse le Mirail, spécialiste de l'Histoire contemporaine et plus exactement de ce que l'on appelle aujourd'hui l'Histoire immédiate, Jean-François Soulet a publié dernièrement une "Histoire Comparée des Etats Communistes de 1945 à nos jours". Un sujet qui lui a fait répondre à pas mal de questions samedi dernier lors du dîner-débat organisé par les Rencontres Lhéris dans le cadre érudite du "Ratelier" de Capvern.

La Nouvelle République : Jean-François Soulet, vous publiez un ouvrage imposant, "Histoire Comparée des Etats Communistes de 1945 à nos jours". Qu'est ce qui a motivé l'écriture de ce livre ?

Jean-François Soulet : « Tout simplement qu'il n'existait pas une histoire globale de l'ensemble des pays communistes. Il existait depuis 1952 une histoire des démocraties populaires de François Fecht, livre très bien fait d'un journaliste originaire de Hongrie, mais jusqu'à présent personne n'avait "osé" faire une histoire comparée. »

La NR : De 1945 à nos jours, c'est-à-dire si l'on veut schématiser de la victoire du stalinisme à la chute du mur de Berlin, quels sont pour vous les faits marquants de cette époque ?

Jean-François Soulet : « C'est d'abord la montée du communisme elle-même. Quelque chose de considérable. Une vague d'expansion qui, en quatre ans, fait que le tiers de l'humanité se retrouve dans un état communiste. Car il y a non seulement l'avancée de l'armée rouge, qui est capitale pour l'installation du communisme dans les pays d'Europe mais il y a aussi la Chine qui devient communiste à cette époque là. »

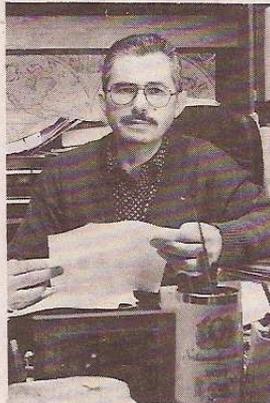
La NR : Ce système totalitaire va s'étendre. Comment expliquez vous cette propagation ?

Jean-François Soulet : « Ce que l'on sait déjà du stalinisme et de ses excès, s'est diffusé bien sûr et même parfois par des communistes ou d'anciens communistes, mais aussi par des gens comme Gide. Simplement l'opinion, à part celle de droite bien sûr, n'est pas prête à écouter. A gauche, on ne croit pas trop à cela. Mais le phénomène le plus important à mon sens pour comprendre l'essor du communisme après guerre, c'est que toutes les idéologies autres que le communisme ont fait faillite. Le fascisme, le nazisme, c'est évident, mais même le système parlementaire

qui a été tant vanté s'est avéré incapable d'enrayer la montée des fascismes avant-guerre. Dans cette remise en cause totale, il y a uniquement l'idéologie communiste qui semble tenir le coup. Le pacte germano-soviétique lui-même est vite oublié, considéré comme une alliance tactique et on ne voit que la pureté, la simplicité de l'idéologie communiste. Certains communistes le disent : "Nous ce qui nous attirait, c'est que le marxisme avait réponse à tout et nous avions besoin de comprendre à cette époque ce qui était arrivé. Nous trouvions des réponses à tout et nous trouvions dans le marxisme un programme. Ça, c'était extraordinaire ! " »

La NR : Revenons-en à cette période de pratiquement 50 ans, quels axes forts peut-on en dégager humainement, économiquement et politiquement ?

Jean-François Soulet : « Il faut le faire avec prudence : qui dit comparaison, dit synthèse mais dit obligatoirement schématisation. Donc après cette installation du communisme, il y a quelque chose qui est commun à tous ces pays, c'est la stalinisation. Tous ces pays sont standardisés. Les institutions, les pratiques : que ce soit en Chine ou en Albanie tout est copié sur l'Union Soviétique stalinienne. Cela dure jusqu'en 1953 donc, puis l'on a une deuxième période, d'une dizaine d'années, entre 1953 et 1963 qui est une période de crise. Il y a une remise en cause générale du stalinisme et des méthodes stalinienne. On étouffe à la mort de Staline et il faut à tout prix lâcher du lest que ce soit pour les intellectuels ou les prisonniers politiques. Du point de vue économique on sent tout à fait que l'on a fait fausse route puisque l'on a négligé les biens de consommation. Et puis il y a une autre remise en cause à l'intérieur même du camp communiste où l'on étouffe du fait même du leadership de Staline et de l'Union Soviétique sur l'ensemble du monde communiste (...). »



La NR : C'est par exemple le cas de Nagy en Hongrie en 1956.

Jean-François Soulet : « Nagy est un excellent exemple d'un communiste tout à fait orthodoxe qui a dénoncé avec une très grande virulence et beaucoup d'audace le système stalinien et pas simplement Staline comme a fait Kroutchev quelques années plus tard, mais le système lui-même, tous les petits Stalines au petit pied qui se sont installés partout. Et la contestation du système se

développe également dans la société civile, cette partie de la société qui ne se sent pas prise en charge, pas concernée par la société officielle. On l'a niée pendant longtemps, mais cette société existe, elle apparaît dès 1953 à Berlin-Est, elle apparaît dans les camps, avec des révoltes dans le goulag qu'il faut mater avec les chars et l'aviation et puis bien sûr avec l'insurrection de Budapest en octobre 1956. Chez les intellectuels il y a un "dégel" aussi, et les choses bougent. Quant au leadership, il n'y a plus seulement l'Union Soviétique qui veut conserver ses prérogatives, mais il y a désormais Mao et la Chine qui veulent s'imposer et qui auparavant étaient très mal considérés par Staline et puis Tito et la Yougoslavie depuis le "schisme" de 1948, Tito qui sera à la base des "non-alignés" et qui invente avec ses "amis" un autre communisme basé sur l'autogestion. Entre 1953 et 1963 on voit donc apparaître ce "trio infernal" que sont l'URSS, la Chine et la Yougoslavie dans lequel chacun essaie de se placer. »

La N.R. :

Troisième période donc, à partir de 1963.

Jean-François Soulet : « Une période qui couvre jusqu'à 1979. 1964/1965 c'est la mise en place d'une nouvelle équipe en Union Soviétique avec Brejnev et Kossyguine et 1979, c'est l'entrée des troupes soviétiques en Afghanistan. Une période qui est très

complexe mais où l'on peut dessiner une typologie des orientations que vont prendre les différents régimes. Il y a les régimes qui tentent de s'orienter vers une réforme "libérale" comme la Tchécoslovaquie ou la Hongrie. Un échec pour le premier avec notamment l'intervention des chars à Prague en 1968. Ensuite, il y a un deuxième type de pays qui s'arc-boute sur des positions nationalistes comme la RDA, la Roumanie, la Corée du Nord, l'Albanie, Cuba. Tous ces pays là ont un régime et des pratiques totalement orthodoxes, pratiquement stalinienne. Ces nationalismes s'expriment par un anti-américanisme très fort, par un culte de la personnalité effréné. Il y a ensuite un troisième type de régimes, totalement utopistes où l'on veut faire table rase du passé, c'est la Révolution Culturelle de Mao et l'expérience des Khmers rouges au Cambodge. Dernier groupe enfin : l'Union Soviétique de Brejnev où le régime se délite. Il y a de nouveaux rapports qui s'établissent entre la société officielle et la société civile. La société officielle accepte qu'il y ait une économie parallèle, une information parallèle qu'il y ait toute une société civile souterraine, à condition que cette société civile ne fasse pas de vagues et ne conteste pas ouvertement. C'est le cas pour la majorité, mais pas pour une minorité extrêmement courageuse : les dissidents qui se battent à visage découvert. Ce régime brejnevien est totalement pourri et ne survit que par ses réseaux parallèles, mais il masque tout cela par une politique extérieure expansionniste à tous crins. C'est "Brejnev l'Africain" pour reprendre les termes d'Hélène Carrère d'Encausse, l'Angola, le Mozambique et puis des tentatives qui échouent au Moyen-Orient. A partir de 1979, avec l'Afghanistan, c'est le début de la fin. »